



MÉRIDIEN

D A N S C E N U M É R O

Les plateaux continentaux extérieurs de l'océan Arctique : Droits de souveraineté et coopération internationale	1
Points de vue inuits sur le travail avec les scientifiques	4
Projets de rapatriement et de médias numériques coopératifs dans les collectivités athapaskanés du Nord	11
L'Institut du Labrador de l'Université Memorial	16
Critique de livres	17
Nouveaux livres	19
Horizon	20

LES PLATEAUX CONTINENTAUX EXTÉRIEURS DE L'OCÉAN ARCTIQUE : DROITS DE SOUVERAINETÉ ET COOPÉRATION INTERNATIONALE

Ron Macnab

INTRODUCTION

Aux termes de l'article 76 de la *Convention des Nations Unies sur le droit de la mer* (UNCLOS), les États côtiers bordant l'océan Arctique ont le droit de définir les plateaux continentaux extérieurs (PCE) où ils peuvent exercer certains droits de souveraineté au-delà de la limite actuelle de 200 milles marins. Il est probable que ces nouvelles zones continentales occuperont de larges bandes de haute mer dans la région centrale de l'océan Arctique. Leur convergence septentrionale pourrait également susciter des litiges entre États voisins, chacun s'efforçant de maximiser la superficie qu'il revendique. À la lumière des complexités prévues, cette situation exige modération et coopération dans la formulation des revendications concernant le plateau continental et le règlement des revendications se chevauchant.

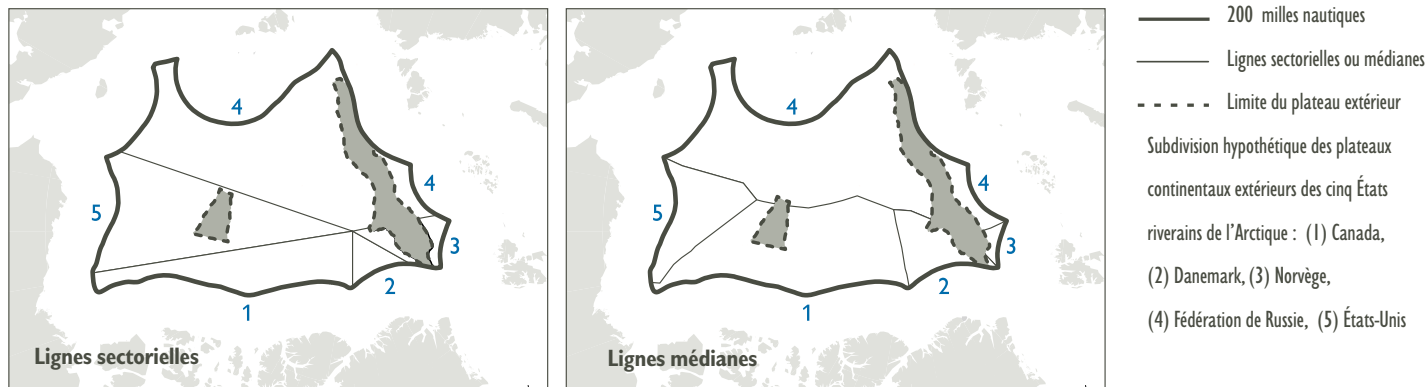
Dans ce contexte, il est recommandé que le Canada et ses voisins de l'Arctique créent une tribune régionale pour maintenir une connaissance générale des nouveaux développements concernant l'article 76 par des consultations et échanges d'information périodiques. Par ce mécanisme, les États pourraient : (a) suivre le déroulement du scénario du plateau continental dans l'ensemble de la région centrale de l'océan Arctique; (b) harmoniser leurs démarches d'établissement des frontières; (c) prévoir les

problèmes sous-jacents avant qu'ils ne deviennent vraiment indissociables du processus de revendication et (d) s'entendre mutuellement sur les conduites à tenir et susceptibles de désamorcer dès le début les questions potentiellement litigieuses.

En adoptant ces mesures, les États côtiers de l'Arctique se conformeraient aux préceptes de la partie IX de la *Convention des Nations Unies sur le droit de la mer*, qui invite à la coopération les États situés en bordure de mers fermées ou semi-fermées.

DROITS SOUVERAINS AU-DELÀ DE LA ZONE ÉCONOMIQUE EXCLUSIVE ET LIMITES DU PLATEAU CONTINENTAL EXTÉRIEUR

Tel que précisé dans le numéro automne-hiver 2003 de *Méridien*, chacun des cinq États riverains de l'océan Arctique (Canada, Danemark au nom du Groenland, Norvège, Fédération de Russie et États-Unis d'Amérique) a le droit d'étendre sa juridiction sur une partie de la haute mer au-delà de sa zone économique exclusive (ZEE). À l'intérieur du plateau continental extérieur (PCE) ainsi formé, l'État pourra exercer les droits souverains suivants :



En 2000, une étude a permis de constater que l'ensemble des plateaux continentaux extérieurs (PCE) des cinq États riverains de l'Arctique pouvait englober la totalité des hautes mers centrales (encerclées par la limite de 200 milles marins dans les images ci-dessus), sauf deux régions (en gris sombre) qui demeureraient hors de la compétence des États côtiers. Une analyse subséquente menée en 2001 portait sur

les effets hypothétiques de deux démarches géométriques à la subdivision des PCE accumulés : 1) secteurs limités par les méridiens de longitude convergeant au pôle Nord (image de gauche); et 2) frontières se composant de lignes médianes équidistantes partout à partir des lignes côtières des États adjacents ou opposés (image de droite).

régional facilitant le dialogue et les consultations périodiques entre les parties aux échelons politique et technique. Par des échanges fréquents de ce genre, les États participants pourraient se faire une idée juste du scénario qui se déroule et cela les aiderait à reconnaître les zones problèmes éventuelles où l'on pourrait trouver une solution par des mesures anticipées de redressement.

Un des moyens permettant de réduire considérablement les complications qui ne manqueraient pas de surgir si les États agissaient de façon indépendante ou s'ils formaient des coalitions limitées dans l'établissement des frontières maritimes serait d'élaborer une stratégie collective favorisant les communications entre les cinq États riverains. Par ce moyen, les États pourraient adopter une démarche commune aux aspects juridiques et techniques de l'article 76 et, ce faisant, former un front commun dans leurs rapports avec la CLCS.

En fait, il y a déjà eu trois rencontres internationales, en Russie, afin d'aborder les aspects de la mise en œuvre de l'article 76 dans l'Arctique : en 1996, en 2000 et en 2003. Ces rencontres réunissaient des spécialistes possédant des compétences dans le domaine technique, mais les pourparlers se sont déroulés dans une sorte de vide, faute d'une présence diplomatique qui aurait permis de placer les aspects techniques dans un cadre politique plus global et aurait établi les prémisses d'une collaboration régionale de gouvernement à gouvernement.

- un pouvoir sur les ressources biologiques et non biologiques du lit marin et du sous-sol marin;
- un contrôle sur l'emplacement et l'utilisation des câbles et pipelines sous-marins, des îles artificielles, des installations et des structures;
- la réglementation des forages;
- la réglementation de la recherche scientifique en milieu marin.

Afin d'être admissible à cet élargissement de compétences, chaque État doit appliquer les dispositions de l'article 76 de l'UNCLOS pour préciser l'étendue du PCE sur lequel il envisage d'exercer sa souveraineté. Jusqu'à maintenant, la Russie est le seul État de l'Arctique à avoir essayé de suivre le processus et, à la suite des recommandations de la Commission sur les limites du plateau continental (CLCS), ce pays recueille actuellement de nouvelles données de façon à renforcer la justification de sa revendication. Les quatre autres États riverains de l'océan Arctique en sont à divers stades du processus.

D'après une étude préliminaire, les PCE des cinq États riverains de l'Arctique convergeront vers le nord et, collectivement, ils pourraient englober une bonne partie, voire la totalité de la zone centrale de haute mer. Cela soulève la question de savoir comment diviser équitablement la région entre les cinq États

riverains. Les lignes de pensée sur la façon d'y parvenir sont différentes et on est loin de l'unanimité. Ainsi, dans une de ces démarches, on définirait une série de limites bilatérales le long des méridiens de longitude convergeant vers le pôle Nord (voir la partie gauche de la figure).

Dans une autre démarche, on construirait des limites se composant de lignes médianes équidistantes à partir de la ligne de base des mers territoriales des États adjacents ou opposés (voir figure de droite). D'autres démarches non géométriques demeurent possibles, que nous n'aborderons pas ici.

Sans égard à la méthode de subdivision, il est important de ne pas oublier que l'établissement de frontières est surtout un acte politique par lequel les États revendiquent les régions où ils considèrent que leur intérêt national est primordial. Dans l'Arctique comme dans toute autre région, le processus pourrait être source de stress compte tenu des accommodements et concessions qui seront nécessaires. Cela peut également être complexe, eu égard aux permutations éventuelles des frontières bilatérales et multilatérales.

En préparation à l'éventualité de confrontations ou de désaccords pour ce qui est de régler la question de ces frontières dans l'océan Arctique, il serait utile de créer un mécanisme

Il serait fortement souhaitable que ces rencontres se poursuivent et qu'elles soient enrichies par les ministères étrangers des affaires de l'Arctique, qui pourraient amorcer des pourparlers croisés dans le but d'intégrer les initiatives techniques et diplomatiques sur une base régionale. Cela serait conforme aux dispositions de la partie IX de l'UNCLOS, qui appelle à la coopération entre États riverains de mers fermées ou semi-fermées.

L'OCÉAN ARCTIQUE ET LE CONCEPT DES MERS FERMÉES OU SEMI-FERMÉES

La partie IX de la *Convention des Nations Unies sur le droit de la mer* (UNCLOS) comporte deux articles portant sur les mers fermées ou semi-fermées. Le premier article, le 122, définit une mer fermée ou semi-fermée comme « un golfe, un bassin ou une mer entourée par plusieurs États et relié à une autre mer ou à l'océan par un passage étroit ».

Il suffit de jeter un coup d'œil à la région du pôle Nord pour constater que l'océan Arctique correspond aux deux éléments de cette définition. Tout d'abord, il est entouré par les régions terrestres des cinq États riverains de l'Arctique, dont les zones économiques exclusives (ZEE) combinées forment un anneau ininterrompu couvrant la périphérie de l'océan; cela a créé une zone autonome de haute mer isolée des zones de mer situées ailleurs. En second lieu, il est relié aux autres océans par deux étroits détroits : le détroit de Bering, qui mène à l'océan Pacifique, et le détroit de Fram, à l'océan Atlantique.

Le second article de la partie IX, le 123, commence par cette déclaration : « Les États riverains d'une mer fermée ou semi-fermée devraient coopérer entre eux dans l'exercice des droits et l'exécution des obligations qui sont les leurs en vertu de la Convention. » À cette fin, les États riverains sont encouragés à coordonner leurs actions dans les domaines suivants :

- la gestion, la conservation, l'exploration et l'exploitation des ressources biologiques de la mer;

- la protection et la préservation du milieu marin;
- leurs politiques et programmes de recherche scientifique.

De plus, la Convention incite les États riverains à inviter les autres États ou organismes internationaux intéressés à coopérer dans l'application de cet article.

L'article 123 ne fait pas expressément mention de la détermination des frontières. Toutefois, cela est implicite, car le respect de ses dispositions exige une définition des dimensions géographiques et juridiques des États participants. De la sorte, il serait logique de conclure qu'existe l'obligation juridique que les États riverains de l'Arctique coopèrent sur une base régionale dans l'établissement de leurs frontières maritimes.

Ajoutons qu'il existe des motifs pratiques pour promouvoir la collaboration régionale dans l'Arctique, en raison de l'évolution actuelle du climat et des données scientifiques spécifiques à la région et qui pourraient tirer avantage d'un règlement anticipé des questions frontalières.

Réchauffement global et amincissement de la glace

D'après l'opinion générale, la couverture de glace permanente de l'océan Arctique diminue à la fois en épaisseur et en étendue. En ce qui a trait à la situation ultime, les prévisions varient, mais selon la plupart d'entre elles, la région sera libre ou presque libre de glaces dans un avenir prévisible, ce qui déclencherà des changements économiques, sociétaux et environnementaux d'envergure. Devant ces altérations importantes du régime océanique touchant leurs côtes, les États riverains devront affronter toute une gamme de problèmes, localement et régionalement. Ce n'est qu'en parvenant rapidement à définir la portée et l'étendue des compétences respectives de ces États que l'on pourra harmoniser les perceptions réciproques des zones où s'appliquent les intérêts et responsabilités de ces pays.

L'Année polaire internationale et la collaboration scientifique

La planification en prévision de l'API battant son

plein, il semble évident que rares sont les États qui peuvent espérer atteindre des objectifs de recherche importants dans l'Arctique sans amorcer une forme ou une autre de partenariat scientifique avec d'autres États. En fait, un des principes directeurs de l'API est de promouvoir la collaboration multilatérale de façon à permettre des échanges efficaces d'information et un déploiement efficace des ressources scientifiques.

La recherche scientifique marine dans l'Arctique exigera davantage que le simple partage de l'information et des ressources : puisque nombre de questions sans réponse dans l'Arctique transcendent les limites nationales, il sera également essentiel de négocier un accès libre et ouvert aux zones maritimes où les États riverains ont l'autorité d'exercer des contrôles sur les activités de recherche. Ces zones comprennent la zone économique exclusive et le PCE. Conformément aux objectifs collectifs de l'API et dans l'esprit de la partie IX de l'UNCLOS, il faut espérer que tous les États riverains de l'Arctique adopteront des politiques maximisant les possibilités d'activités scientifiques coopératives dans leurs zones de compétence.

C O N C L U S I O N

L'océan Arctique est une région qui subit des transformations rapides sur les plans tant politique qu'environnemental. Divers mécanismes sont en place pour gérer ou affronter ces transitions, mais il faut déployer davantage d'efforts pour concrétiser des démarches politiques et techniques coordonnées concernant la délimitation des plateaux continentaux extérieurs des cinq États riverains. De meilleurs niveaux de coopération dans ce domaine seraient à espérer, de façon à garantir une subdivision équitable des zones de compétence élargies et à établir un cadre de collaboration future favorisant une utilisation avisée de cet important océan.

Ron Macnab est géophysicien (Commission géologique du Canada, à la retraite) et membre du conseil d'administration de la Commission canadienne des affaires polaires. Il vit à Dartmouth, Nouvelle-Écosse.

POINTS DE VUE INUITS SUR LE TRAVAIL AVEC LES SCIENTIFIQUES

Gita J. Laidler

La recherche menée dans les collectivités inuites, notamment si l'objet du projet est d'intégrer les compétences locales, exige, pour réussir, d'excellentes relations de travail avec les Inuit. Par voie de conséquence, il est essentiel que les scientifiques du Nord comprennent les points de vue des Inuit sur les chercheurs et ce qu'ils considèrent comme une relation de recherche mutuellement bénéfique. Je partage avec vous dans cet article quelques réponses à des questions d'entrevue que j'ai posées, dans le cadre de mes recherches de doctorat, à des chasseurs et à des anciens inuits concernant le travail avec les scientifiques. J'espère ainsi aider certains cher-

cheurs, dont moi-même, à mieux comprendre les points de vue des collectivités concernant la recherche nordique et ceux qui l'entreprennent et ainsi, à mieux y réagir.

Mes propres recherches portent sur les glaces de mer, soit un facteur faisant intégralement partie de la vie des Inuit, en même temps que la cible première de nombre d'études scientifiques (Figure 1). Au cours des quelques dernières décennies, les glaces de mer ont souvent été utilisées comme indicateurs du changement climatique. La diminution de l'étendue des glaces de mer ou de l'épaisseur de la glace ne sont pas seulement des réactions au réchauffe-

ment, mais contribuent aussi à l'amélioration du changement par des boucles de rétroactions climatologiques positives. Les efforts pour évaluer la vulnérabilité des collectivités inuites à ces changements nécessitent la participation des Inuit eux-mêmes. Par conséquent, l'intérêt

Figure 1

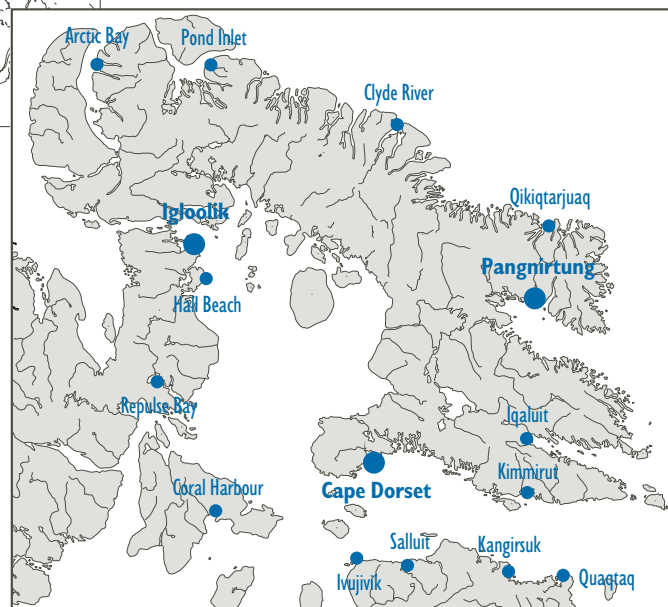
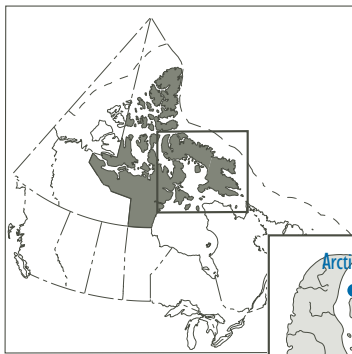
Chasseurs observant des phoques dans une polynie (zone d'eaux libres qui ne gèlent pas pendant l'hiver) au sud-ouest de l'île de Cape Dorset. Les polynies sont des terrains de chasse importants en raison de la prévalence de la faune marine qui a besoin d'eaux libres pour chasser sa nourriture ou respirer. Les polynies intéressent également vivement les scientifiques, car elles permettent les échanges thermiques et d'humidité entre l'atmosphère et l'océan, influençant les climats local et régional. Photo : G. Laidler.



scientifique à évaluer les changements dans les glaces de mer et à simuler des scénarios climatiques s'est inséré dans les préoccupations des Inuit concernant leur mode de vie, leur gagne-pain, leur sécurité en voyage et la santé des mammifères marins. Les Inuit veulent se faire entendre : ils veulent faire connaître leurs propres observations, être participants à la recherche et être pris au sérieux dans l'évaluation des impacts qui touchent directement leur vie. Les chercheurs doivent donc répondre aux pressions de la collectivité, des milieux politiques et des institutions, les consulter et les faire participer ou faire connaître leurs constatations dans les collectivités inuites de l'ensemble du Canada.

Pour en apprendre davantage des Inuit à propos des glaces de mer, il faut comprendre certains aspects de la dynamique sociale et culturelle influençant les rapports entre les chercheurs et les collectivités dans le Nord canadien. Ceci m'aide également à atteindre mon objectif, à savoir fusionner en complémentarité les connaissances des scientifiques et des Inuit sur les glaces de mer. Mes recherches de doctorat se concentrent sur la consignation des compétences des Inuit concernant l'état des glaces de mer, leur utilisation et leur variabilité. Un autre objectif est de comparer les résultats de la surveillance communautaire aux connaissances scientifiques dans les mêmes domaines et d'évaluer une méthodologie concertée par laquelle l'information sur les glaces de mer de sources scientifiques et locales pourrait être recueillie et utilisée de façon complémentaire. Ce travail permettra de dégager plus facilement les besoins de surveillance ou de recherches coopératives (touchant les localités, la nature ou les sciences sociales) pertinents aux enjeux d'importance pour les collectivités du Nunavut. J'ai maintenant terminé mon travail sur le terrain et je procède à l'analyse de l'énorme masse de renseignements détaillés que m'ont transmis les chasseurs et les anciens inuits.

Puisque la question des rapports de recherche entre les Inuit et les scientifiques sous-tend l'ensemble du processus de recherche, la



méthodologie est devenue de plus en plus un point de réflexion au cours du travail sur le terrain et de l'analyse. Des défis et des occasions ont surgi, selon les expériences antérieures d'une personne avec les scientifiques ou la perception de ce que les chercheurs font et de leurs motifs. Pour qu'un chercheur puisse apprendre des Inuit ou puisse établir le lien entre les connaissances des Inuit et celles des scientifiques, l'Inuit doit d'abord être intéressé à travailler avec les chercheurs. Afin de pouvoir établir ce que les membres de la collectivité pensent, à propos de travailler avec des scientifiques, j'ai posé des questions sur divers thèmes : 1) expériences antérieures avec les chercheurs; 2) méthodes de rapports de recherche; et 3) opinions sur le travail avec des scientifiques.

PROCESSUS DE RECHERCHE

En deux ans (de septembre 2003 à juin 2005), j'ai passé au total près de trois mois à Pangnirtung et autant à Cape Dorset (Nunavut), et près

de deux mois à Igloolik (Nunavut), où de grands travaux de recherche avaient été entrepris par l'Institut de recherches du Nunavut.

La durée du séjour dans chaque collectivité, y compris plusieurs visites répétées, a été un facteur précieux pour susciter l'intérêt et l'engagement de la collectivité au maintien de sa participation à mon projet. Au total, j'ai effectué 84 entrevues semi-dirigées avec 63 personnes différentes, 21 dans chaque collectivité. Toutes ces personnes m'avaient été recommandées comme étant des spécialistes locaux des glaces de mer et étaient hautement respectées dans leurs collectivités. J'ai eu recours à une liste générale de questions, mais les interviewés pouvaient librement ajouter à la discussion ou la réorienter à leur convenance. Les entrevues, qui duraient de une à trois heures, en plus de porter sur les expériences et les points de vue en ce qui a trait à travailler avec les chercheurs, se concentraient surtout sur ce qui suit : 1) la terminologie des glaces de mer en inuktitut; 2) l'importance et les usages des glaces de mer (pour les

humains et les animaux); 3) les influences des vents et des courants sur la formation des glaces de mer, leur décroissance ou leur mouvement; et 4) les caractéristiques ou événements rares ou remarquables concernant les glaces de mer. Pour quelques interviewés, les entrevues étaient trop brèves et ils auraient souhaité avoir eu la possibilité de fournir plus d'information.

J'ai pris part à 14 voyages sur les glaces de mer, ce que nombre des personnes interviewées jugeaient essentiel et j'en ai appris beaucoup (Figure 2). J'ai également animé quatre groupes de discussion afin d'établir le lien entre la terminologie inuktitut sur les glaces et les photos que j'avais prises au cours de mes voyages sur les glaces de mer. L'objectif est de fournir une référence visuelle et un outil d'apprentissage pour les jeunes Inuit, les chercheurs ou le public.

Toutes les personnes mentionnées ici ont consenti à la divulgation de leurs déclarations et ont accepté d'être identifiés par leur nom. Dans la plupart des entrevues, j'ai bénéficié de l'aide d'un interprète car, pour la plupart, les anciens et les chasseurs actifs parlaient uniquement l'inuktitut, dont j'ai une connaissance très limitée. Seules sont présentées ici les parties portant sur les expériences de recherche et le travail avec les scientifiques. Il faut rappeler que les points de vue exprimés ne représentent pas ceux de la majorité des Inuit, voire même l'intégralité de chaque collectivité. Il s'agit des réflexions et des expériences de personnes qui ont participé à mon projet sur les glaces de mer et elles font ressortir certaines des questions récurrentes concernant la recherche dans leurs collectivités.

EXPÉRIENCE AVEC LES CHERCHEURS À PANGNIRTUNG

À Pangnirtung, 15 personnes interviewées ont déclaré avoir précédemment participé à des recherches sur une gamme de sujets divers, notamment : le mode de vie du passé, la faune, les glaces de mer, le temps, le changement climatique, les nuages, les minéraux, les lacs, les glaciers, la culture, la chasse et la sécurité des déplacements. Six personnes avaient assisté à la

collecte de données, par exemple le marquage du béluga ou de l'omble chevalier, les forages dans les lacs et le prélèvement d'échantillons de minéraux. Trois de ces personnes avaient été des guides accompagnant les chercheurs aux sites de recherche et l'une d'entre elle enseignait à un stage pratique universitaire sur le terrain pendant l'été.

D'après ces personnes, la rémunération était le principal avantage de la participation à la recherche. Toutefois, j'ai souvent entendu dire qu'on regrettait de ne pas avoir été au courant des résultats. Si aucun rapport n'avait été transmis à la collectivité, la recherche n'était alors pas considérée comme utile ou avantageuse.

EXPÉRIENCE AVEC LES CHERCHEURS À CAPE DORSET

À Cape Dorset, huit des personnes interviewées ont participé à des travaux de recherche. Deux autres personnes avaient travaillé comme guides, sans participer à la recherche. Les thèmes de recherche courants étaient : art, cartographie toponymique, climat et temps, traitement des peaux et faune. De plus, deux personnes avaient donné des cours pratiques de sécurité sur les glaces de mer à l'intention des enfants.

Les personnes interviewées ont mentionné que la collectivité n'était pas tenue au courant des résultats, d'où une ambivalence sur la question de savoir si la recherche était ou non avantageuse. Toutefois, si le travail aidait d'autres personnes, certains considéraient qu'elle était avantageuse. Les personnes interviewées voulaient avoir des nouvelles des résultats de la recherche et savoir ce qu'il était advenu de l'information qu'elles avaient fournie. Ajoutons que deux personnes avaient des idées de projet de leur cru, sans pouvoir toutefois obtenir du financement.

EXPÉRIENCE AVEC LES CHERCHEURS À IGLOOKLIK

À Igloolik, 13 personnes interviewées avaient participé à des travaux de recherche et une autre avait travaillé comme guide des cher-

cheurs, sans participer à la recherche. Thèmes visés : animaux et fonds marins, poissons, mammifères marins, plantes et une gamme de thèmes sur les connaissances traditionnelles des Inuit. De plus, plusieurs personnes avaient : 1) participé au projet d'histoire orale d'Igloolik de l'Inullariit Society (société dans anciens), dirigé par l'entremise de l'Institut de recherches du Nunavut; 2) travaillé avec Isuma Productions (producteur du long métrage *Atanarjuat*) sur le patrimoine inuit; 3) travaillé pour l'Institut de recherches du Nunavut; ou 4) réalisé leurs propres vidéos. Les anciens et les chasseurs d'Igloolik semblaient avoir participé plus activement à la recherche. Sept d'entre eux étaient adjoints de recherche, recueillant des échantillons pour les biologistes, les géologues ou les photographes, tandis que quatre avaient travaillé comme guides et deux comme interprètes. Parmi ces personnes, un ancien agent de la faune avait travaillé avec de nombreux biologistes et autres chercheurs et préparé des cours et documents de survie.

À cet endroit également, on considérait que la rémunération était le principal avantage. Il faut aussi signaler un sentiment général de frustration concernant le manque de rapports sur les résultats de la part des chercheurs. Il semblait que l'information « s'était envolée tout simplement » ou avait été utilisée par les chercheurs à leur profit. Il est certain que les résultats sont souvent publiés dans des journaux scientifiques, mais les membres de la collectivité auraient de la difficulté à les trouver. Toutefois, certains résultats de films sur la faune ont été diffusés à la télévision et cela semblait leur avoir plu.

RAPPORTS DE RECHERCHE

Voici deux déclarations, parmi un grand nombre, concernant le manque de divulgation des résultats de la recherche.

Ici, en ville, ou dans d'autres localités, il ne me semble pas que les résultats de la recherche ont été rendus publics. C'est comme si toutes les personnes qui m'ont interviewé ces dernières années m'avaient oublié. Elles

disent qu'elles ramèneront l'information dans la collectivité, mais elles ne le font pas. (Mangitak Kellypalik, Cape Dorset)

Je n'essaie pas de régler mes comptes avec qui que ce soit, je veux tout simplement savoir exactement ce qu'il y a derrière tout cela. Vous savez, à mon avis, beaucoup de travaux de recherche ont été effectués pour un bénéfice personnel. On les paie pour faire de la recherche et nous ne recevons aucune réaction, aucun résultat. (Joanasie Maniapik, Pangnirtung)

N'ont eu aucune nouvelle des chercheurs avec lesquels elles avaient travaillé, dix personnes à Pangnirtung, trois à Cape Dorset et quatre à Igloodik. Les personnes qui n'avaient plus eu de nouvelles, surtout lorsqu'on leur avait promis de leur écrire, étaient d'avis que l'information avait été soit vendue, soit simplement jetée aux oubliettes.

Dans les cas où des rapports ont été transmis, les méthodes retenues étaient : exposés verbaux dans le cadre de réunions d'organismes communautaires, cartes, documents écrits (non envoyés directement aux personnes), rapports de réunion, lettres de remerciements, conseils ou précautions en matière de santé, poids des mammifères marins étudiés et affiches. J'ai demandé à ces personnes quels

seraient, à leur avis, les moyens les plus appropriés ou les plus efficaces d'acheminer les résultats de la recherche aux membres de la collectivité. Parmi les suggestions reçues, il faut mentionner : présenter les résultats à une réunion communautaire ou à la radio communautaire; les communiquer en personne ou sous forme sonore ou vidéo, ou sur l'Internet (par contre, l'accès Internet et la vitesse peuvent poser problème); tout document écrit devrait être présenté en anglais et en inuktitut (précisons ici que tout le monde ne sait pas lire ou prête peu d'attention aux documents écrits) et rendre le matériel disponible dans les écoles.

T R A V A I L L E R A V E C L E S C H E R C H E U R S

Malgré le mécontentement concernant les rapports et l'ambivalence de certains membres de la collectivité à propos des avantages de la recherche, les anciens et les chasseurs interviewés demeurent généralement intéressés par la recherche et sont disposés à travailler avec les scientifiques sur les thèmes qu'ils estiment importants.

Figure 2
Traversée du détroit de Fury and Hecla, au nord de l'île Igloodik, mi-juin 2005. Pour acquérir des connaissances sur les stades de la fonte, les conditions et la sécurité des déplacements, le meilleur moyen est l'expérience sur la glace.
Photo : G. Laidler.



Je veux simplement m'assurer que la recherche s'effectue, qu'elle est consignée par écrit et qu'elle est mise à disposition à titre d'information du public; je veux aussi m'assurer qu'on ne la révisé pas à tel point que l'on en perde le contenu véritable de ce qu'il s'est dit. La raison est que cela s'est produit par le passé et je veux m'assurer que tout est utilisé à l'avantage de nos enfants. (Mosesee Nuvaqiq, Pangnirtung)

En majorité, les personnes interviewées croient que c'est une bonne idée que les Inuit et les scientifiques travaillent ensemble (c.-à-d. 48 des 52 personnes auxquelles j'ai posé la question « Croyez-vous que les Inuit et les chercheurs devraient ou pourraient travailler ensemble pour étudier les glaces de mer? ») et elles ont fourni toutes sortes de raisons.

L e s s c i e n t i f i q u e s d e v r a i e n t a p p r e n d r e d e s I n u i t

Nombre de personnes interviewées ont dit que si les scientifiques veulent apprendre quelque chose à propos des environnements de l'Arctique, ils devraient consulter les Inuit et apprendre d'eux.

Dans les années 1970, les Inuit luttaien contre les scientifiques, les représentants du service de la faune, parce que les Inuit utilisaient les connaissances qu'ils possédaient déjà, ce qu'ils avaient déjà acquis par expérience. Chaque fois qu'un Inuk essayait d'expliquer quelque chose à un qallumaaq [quelqu'un du Sud], ce dernier disait « Non, ce n'est pas vrai, nous avons notre propre théorie, voici comment nous voyons cela ». Ils étaient ce qu'on appelle en inuktitut des « gens qui reculent » : ils pensent avoir la connaissance, mais en réalité, ce n'est pas le cas et j'espère toujours que les scientifiques puissent descendre de leur chaire et deviennent humains, suffisamment humains pour comprendre le mode de vie des Inuit. C'est la vie que nous avons menée et nous savons de quoi nous parlons. Ainsi, j'espère simplement que nous pourrions travailler ensemble, pour un meilleur avenir. (Lazarusie Ishulutak, Pangnirtung)

De l'avis des personnes interrogées, si les scientifiques ne consultent pas les experts inuits locaux, ils choisissent le chemin le plus long et seront moins efficaces.

Avantages pour les scientifiques et pour les Inuit

L'opinion générale était qu'il serait à la fois avantageux pour les Inuit et les scientifiques de travailler ensemble, car ils peuvent apprendre les uns des autres. Si chacun fait ses propres études, le risque d'erreur est plus grand; en travaillant ensemble, chacun peut voir ce que l'autre fait. Les chasseurs se percevaient eux-mêmes comme détenteurs du savoir sur les conditions de la glace et sur l'environnement, et les scientifiques comme ayant la technologie et la capacité de mettre tout cela ensemble. On considérait que le savoir des Inuit était plus complet, plus pratique, tandis que la connaissance scientifique était plus abstraite, ou incertaine.

Remontons aux années 1960: pour les scientifiques, nous ne sommes rien – nous sommes simplement de pauvres Esquimaux rieurs; eux savent tout. C'est ce que m'ont dit mes oncles. Ils trouvaient frustrant d'essayer vainement d'expliquer à un scientifique, qui d'ailleurs, ne les croyait pas. Ils vivaient dans la région et savaient beaucoup de choses. Et venaient alors les scientifiques et, puisqu'ils avaient été à l'université, ils pensaient tout savoir. Pour les scientifiques, l'île de Baffin était un tout. Par contre, si vous êtes de Qikiqtarjuaq, c'est différent de Pangnirtung – chaque endroit est différent – ici, parfois, on pourrait croire que nous mentons lorsque nous essayons d'expliquer quelque chose à un scientifique. Lorsqu'il a rédigé un texte sur Pond Inlet ou quelque autre endroit, il essaie de l'utiliser dans la région de Pangnirtung. Pourtant, Pangnirtung est totalement différent de Pond Inlet, de sorte que cela ne s'applique pas. C'est beaucoup plus compréhensible lorsqu'ils travaillent ensemble. Maintenant, nous sommes dans les années 2000 et non dans les années 1960 – c'est beaucoup plus facile à expliquer. Nous essayons de travailler

avec les connaissances traditionnelles, de les comparer à la science occidentale. Lorsque la tradition et la science occidentale ne s'entendent pas, il faut prendre d'autres moyens et essayer d'expliquer les deux points de vue et parfois, les scientifiques ne comprennent pas. Par contre, le plus frustrant, c'est que nous n'avons même pas une 12^e année et que les scientifiques ont un diplôme universitaire. C'est une situation difficile – nous n'avons pas fait notre 12^e année, de sorte que le scientifique ne croit pas ce que nous lui disons. Pourtant, nous vivons ici. C'est comme être père. L'enfant essaie d'être le patron, lorsqu'il veut quelque chose, et il est d'abord très difficile de l'empêcher de faire à sa guise. Non? C'est comme le choc entre la connaissance scientifique et le savoir traditionnel. (Jooelee Papatsie, Pangnirtung)

À longue échéance, on a fini par se rendre compte que travailler ensemble débouchait sur plus d'information concernant les conditions des glaces et les changements et améliorerait la qualité des constatations.

Accès aux résultats de la recherche

Les personnes interviewées disaient qu'en travaillant avec des scientifiques, les Inuit auraient davantage accès aux résultats de la recherche et à d'autres renseignements les intéressant. Ils auraient également davantage à dire pour ce qui est de définir les thèmes de recherche.

Obtenir le respect –

mettre la connaissance par écrit

Certains anciens estimaient que leurs connaissances seraient davantage respectées s'ils travaillaient avec les scientifiques.

Ce que je remarque aujourd'hui, par exemple, c'est que les jeunes ne font pas confiance à mes connaissances si elles ne sont pas écrites. Ils sont davantage tournés vers l'écrit, quelque chose qu'ils peuvent voir, et si un scientifique a fait une étude sur la glace et qu'elle est présentée aux jeunes, plus que probablement, ils le croiront parce qu'il a un document écrit. Même si j'ai toutes ces connaissances en moi, parce que je n'ai

rien d'écrit, on ne me croira pas autant que le chercheur. Ainsi, j'estime que travailler ensemble est bénéfique, car les connaissances du chasseur sont consignées par écrit. (David Irgaut, Igloolik)

Si les Inuit travaillaient avec les scientifiques, cela signifierait que le savoir inuit pourrait être consigné par écrit et donc être plus accessible aux jeunes par des livres ou à l'école.

Je commence à mieux savoir de quelle façon les scientifiques travaillent et essaient de réunir de l'information. Et la raison pour laquelle je l'accepte maintenant est que je songe à l'avenir de nos enfants et de nos petits-enfants: ils auront quelque chose d'écrit qui les aidera à comprendre comment les changements se sont déroulés au fil du temps et particulièrement pour le reste du monde, afin que l'on puisse connaître l'environnement dans lequel nous vivons. (Mosee Nuvaqiq, Pangnirtung)

En règle générale, les anciens et les chasseurs veulent enseigner les autres, particulièrement les générations plus jeunes. Par conséquent, travailler avec les scientifiques est un autre moyen par lequel ils peuvent transmettre leur savoir.

Préoccupations en matière de collaboration

Malgré les réponses généralement favorables à ma question sur la collaboration entre chercheurs et Inuit, les personnes interviewées ont exprimé nombre de préoccupations touchant l'aspect pratique de la collaboration avec les scientifiques. Mentionnons notamment: conflits de personnalité, conflits dans les bases de connaissance et les outils utilisés pour étudier la glace; barrières linguistiques, niveau décisionnel (qui est responsable et à quel point on est réceptif aux suggestions, particulièrement en ce qui a trait aux déplacements sur les glaces de mer), supériorité (les scientifiques sont jugés dominants), choix des facteurs à retenir dans les études sur les glaces de mer ou la faune, ainsi que ce qui est approprié comme rémunération.

Pour faciliter davantage de collaboration dans les recherches, les anciens et les chasseurs

inuits des trois collectivités ont formulé certaines suggestions sur les moyens par lesquels les scientifiques pourraient améliorer leurs relations professionnelles, dont on a l'impression qu'elles sont depuis trop longtemps faussées par la science : 1) les chercheurs devraient travailler plus souvent dans les collectivités, car les Inuit préfèrent les interactions face-à-face; 2) les chercheurs devraient travailler dans les collectivités plus longtemps; 3) les chercheurs devraient être plus visibles dans les collectivités; 4) les chercheurs devraient informer les collectivités à propos des résultats de leur recherche plus fréquemment et non seulement lorsque quelque chose d'exceptionnel survient; 5) les rapports devraient être traduits en inuktitut; 6) il devrait y avoir un partage équitable des connaissances; 7) un ancien ou un chasseur devrait apprendre autant du scientifique que le scientifique en apprend de l'Inuk; 8) le chercheur devrait aider les chasseurs à avoir accès à l'imagerie par satellite ou autres renseignements d'intérêt; 9) les chercheurs devraient être disposés à apprendre des Inuit; 10) les chercheurs devraient acquérir plus d'expérience pratique concernant les glaces de mer; 11) les membres de la collectivité devraient être invités sur les brise-glace lorsqu'ils sont à l'ancre près des villes; 12) les chercheurs devraient informer les membres de la collectivité de l'endroit où ils établiront leur camp de recherche; 13) le savoir inuit devrait être pris en compte lorsqu'il s'agit de régler des thèmes nordiques complexes; 14) les Inuit et les chercheurs devraient arriver à une entente sur la façon de travailler ensemble; 15) les chercheurs devraient travailler avec les Inuit les plus informés en ce qui a trait aux déplacements ou à la chasse sur les glaces de mer (habituellement, il s'agirait des anciens), car ce n'est pas tout le monde qui utilise fréquemment la glace et, ainsi, tous n'ont pas les mêmes connaissances des glaces de mer; 16) les chercheurs devraient envisager de retenir les services d'un moins grand nombre de personnes, mais pour une plus longue période, afin d'aller plus en détails sur un sujet particulier.

L E Ç O N S A P P R I S E S

En conclusion, je souhaite faire ressortir quelques-unes des leçons que m'ont données les membres des collectivités inuites. J'ai évité de mener une analyse détaillée de ces points de vue, car je préfère que les grands points présentés ici, ainsi que les extraits d'entrevues, parlent d'eux-mêmes.

Scepticisme à propos de la recherche

Il existe un scepticisme permanent à propos des chercheurs et de leurs motifs, ce qui peut découler de fausses perceptions sur l'objet de la recherche ou d'expériences antérieures déplorables en matière de recherche. Voici, par exemple, certaines croyances :

- les scientifiques fournissent des renseignements trompeurs, surtout sur la faune (résultats des scientifiques comparativement aux observations et à l'expérience locales, conflits concernant les quotas de récolte);
 - les renseignements fournis par les membres de la collectivité doivent être rachetés pour obtenir le retour de l'information;
 - les chercheurs profitent financièrement, de même que dans leur réputation professionnelle, de l'information qu'on leur transmet.
- Selon moi, la façon de penser des chercheurs est qu'ils arrivent, obtiennent l'information et l'utilisent en leur propre nom. « Oublie ce que ce type t'a dit » – C'était la mentalité à l'époque et c'est l'une des raisons pour lesquelles je n'ai jamais vraiment collaboré avec eux, même si j'en étais capable.*
(Arsene Ivalu, Igloodik)

Les chasseurs unilingues, notamment les anciens, ont connu des interactions moins directes avec les scientifiques et ne sont pas très familiers avec le processus ou l'objet de la recherche : si vous n'utilisez pas la glace, pourquoi l'étudier? Pour ces motifs, certains font plus confiance à l'utilité et à la fiabilité du savoir inuit. Par ailleurs, les chasseurs bilingues, particulièrement ceux qui ont participé au régime officiel d'enseignement (c.-à-d. les Inuit d'âge intermédiaire ayant reçu à la fois l'éducation inuite traditionnelle et suivi la scolarité du Sud) saisissent mieux à la fois les avantages et les

défis de travailler avec les scientifiques. Par conséquent, la génération intermédiaire d'Inuit pourrait être celle constituant le plus grand promoteur de la recherche dans le Nord ou son plus vif opposant.

Importance des interprètes

L'importance d'un interprète compétent et engagé ne saurait être trop rappelée. Si les interprétations ne sont pas claires, les malentendus peuvent être amplifiés, si l'interprète n'est pas en faveur de la recherche ou n'est pas autorisé à formuler des suggestions pour améliorer les questions ou clarifier les réponses. À défaut de compétences linguistiques véritables en anglais et en inuktitut, les subtilités des réponses d'entrevues peuvent se perdre. J'ai eu la grande chance de travailler avec quatre excellents interprètes : Theo Ikummaq, Pootoogoo Elee, Andrew Dialla et Eric Joamie. J'ai appris d'eux énormément sur le processus de recherche et sur la dynamique interpersonnelle dans chaque collectivité.

Compte rendu à la collectivité

M'appuyant sur les visites et les rencontres préliminaires de recherche, ainsi que sur les préoccupations concernant l'absence de rapports de recherche dont il est question dans les entrevues, j'ai préparé un bref rapport sommaire de voyage de deux pages après chaque visite. J'ai envoyé les versions anglaise et inuktitut aux organisations communautaires intéressées et aux personnes et aux interprètes qui ont participé au processus d'entrevue. Plusieurs personnes m'ont dit avoir apprécié recevoir le résumé. Ces rapports individuels ont été précieux, car les rapports communiqués uniquement aux groupes ou aux organisations communautaires ne sont pas toujours largement distribués ou annoncés. Si les rapports ne se rendent pas aux individus, nombre d'entre eux pensent que les résultats ne reviennent pas dans la collectivité.

Questions fréquentes

Les interprètes m'avaient mentionné que les Inuit, notamment les anciens, n'aiment pas beaucoup poser de nombreuses questions. Pourtant, j'ai laissé ouverte, au cours des entrevues,

la possibilité qu'on me pose des questions. Voici quelques exemples de questions fréquemment posées : qui paie pour ce projet? D'où venez-vous? Pour qui travaillez-vous (ce qui suppose des préoccupations concernant des liens avec le gouvernement ou avec des activistes environnementaux)? Irez-vous sur les glaces de mer pour apprendre? Pourquoi faites-vous ce travail? Que vous dit-on à propos des glaces de mer, dans les autres collectivités? Faites-vous partie d'un groupe de recherche ou travaillez-vous seule? L'information recueillie sera-t-elle mélangée à des constatations scientifiques? Les cartes de cette étude serviront-elles dans l'enseignement universitaire? Quand l'information provenant de cette étude sera-t-elle disponible?

De plus, des questions plus personnelles incitaient à l'introspection : Est-ce que mes réponses sont ce que vous attendez? Les gens du Sud sont-ils au courant de l'information partagée dans l'entrevue? Avez-vous constaté des changements météorologiques là où vous vivez? Aimez-vous vivre dans le Nord? Aimez-vous ce travail? Quelle est dans votre vie la chose qui vous donne le plus de joie?

Répondre à ces questions à la fin des entrevues, et y réfléchir plus tard, a été très précieux pour affiner les questions de recherche, l'orientation et le processus pendant toute la durée du projet.

Travailler ensemble

Dans les trois collectivités du Nunavut, les anciens ont bien rappelé que même si tout le monde n'utilise pas les glaces de mer, il demeure important de comprendre leur comportement et de pouvoir s'y déplacer. Selon eux, malgré le fait qu'il n'y a aucun moyen de réguler l'environnement, on peut, au moins, en travaillant de concert avec les scientifiques, en savoir davantage sur les conditions des glaces et les changements qui se produisent. Les anciens veulent partager ce qu'ils savent et craignent de perdre leur base de connaissances à mesure que certains d'entre eux disparaissent.

Nous n'avons plus le choix. Nous devons obtenir ce que savent nos anciens sur la terre et sur les glaces de mer. Avec la collaboration des scientifiques et des anciens, peut-être aurons-nous plus d'information non seulement pour les chasseurs d'aujourd'hui, mais aussi pour le bénéfice de nos enfants et de leurs enfants. (Mosesee Nuvaqiq, Pangnirtung)

À mon sens, plus, en tant que chercheurs, nous pourrions faire connaître l'objet de nos études, revenir faire rapport sur nos résultats et faire participer les membres de la collectivité de toutes les manières possibles, plus nous pourrions améliorer la compréhension mutuelle et accroître les avantages de la recherche dans l'Arctique canadien. Certains chercheurs ont toujours travaillé de cette façon; de plus en plus, les collectivités inuites exigent que cela devienne la démarche commune. Le savoir inuit et les connaissances scientifiques doivent être pris en compte lorsqu'il s'agit de thèmes d'intérêt commun. Plus nous pourrions travailler vers des rapports de recherche réciproques, dans une atmosphère de respect mutuel, plus nous pourrions apprendre les uns des autres.

Les chercheurs et les étudiants universitaires sont venus ici pour faire des recherches, mais ils doivent être conscients des connaissances qui leur sont transmises. Ils doivent respecter la connaissance qu'on leur donne. Et ils doivent s'assurer que cette connaissance qu'ils reçoivent est utilisée à des fins appropriées. (Levi Evic, Pangnirtung)

Remerciements

(à la mémoire de Mosesee Nuvaqiq et d'Etidlouie Petaulassie)

Je suis reconnaissante à tous les membres des collectivités de Pangnirtung, Cape Dorset et Igloolik qui ont participé à mes recherches ou les ont appuyées. Cette recherche est généreusement financée par une bourse de doctorat du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH), une bourse d'études de la Commission canadienne des affaires polaires, la bourse nationale de recherche Evelyn L. Pruitt

de la Society of Women Geographers pour la recherche préparatoire à un mémoire et des bourses de recherche de l'Université de Toronto. Des subventions du Réseau de recherche sur la gestion des océans (RRGO), du Programme de formation scientifique dans le Nord (PFSN), du programme du système cryosphérique (CRYSYS), d'ArcticNet (thème 4.2), de l'Initiative des écosystèmes du Nord (IEN) ont permis d'obtenir les fonds pour la recherche et le travail sur le terrain. Nos meilleurs remerciements à Vincent Robinson, John Bennett et Gail Guy pour leurs précieuses observations dans l'amélioration de cette communication.

Personnes interviewées

Les personnes dont les noms suivent ont parlé des relations avec les chercheurs dans leurs entrevues et leurs déclarations forment la base du présent article.

Cape Dorset: Etulu Etidlouie, Ashevak Ezekiel, Mattewsie Joanassie, Sandy Kelly, Mangitak Kellypalik, Jimmy Manning, Oqutaq Miki-gak, Adamie Nuna, Iqadluq Nungusuituq, Aleka Parr, Etidlouie Petaulassie, Ningeoseak Peter, Oqsuralik Ottokie, Paulassie Pootoogook, Kana-yuk Solomonie, Simigak Suvega, Quvianaq-tuliaq Tapaungai.

Igloolik: Samuelie Ammaq, David Angutikjuaq, David Aqiaruq, Zacharias Aqiaruq, Maurice Arnatsiaq, Theo Ikummaq, Eugene Ipanak, David Irgaut, Arsene Ivalu, Enuke Kunuk, Nathan Qamaniq, Daniel Qattalik, Levi Qaunaq, Anthony Qrunnut, Augustine Taqqau-gak, Abraham Ulayuruluk, Louis Uttak.

Pangnirtung: Joavee Alivaktuk, Levi Evic, Manasa Evic, Jaco Ishulutak, Lazarusie Ishulutak, Joanassie Maniapik, Manassie Maniapik, Jamesie Mike, Enoosie Nashalik, Manassie Noah, Lootie Nowyook, Mosesee Nuvaqiq, Joee-lee Papatsie, Peterosie Qappik, Joopa Soudluapik.

Gita Laidler est candidate au doctorat en géographie à l'Université de Toronto. Elle a obtenu la bourse d'études 2004 de la Commission canadienne des affaires polaires.



PROJETS DE RAPATRIEMENT ET DE MÉDIAS NUMÉRIQUES COOPÉRATIFS DANS LES COLLECTIVITÉS ATHAPASKANES DU NORD

Kate Hennessy

Ces trois dernières années, j'ai travaillé à des projets coopératifs de documentation linguistique et multimédias avec la Première nation Beaver du nord de l'Alberta et la Première nation de Doig River du nord-est de la Colombie-Britannique. Même si habituellement, on entend par rapatriement le retour des artefacts culturels et des restes humains conservés par les musées aux collectivités d'origine, j'examine le rôle des archives numériques et des outils multimédias comme instruments de rapatriement du matériel linguistique et de la documentation culturelle, par exemple photographies, films et enregistrements vidéos et audios. Par l'ethnographie participative et dans mon travail en vidéographie, formation et production multimédias, j'étudie les façons par lesquelles le contrôle local sur la technologie, le pouvoir sur le matériel culturel rapatrié et la documentation linguistique et culturelle peuvent faciliter les importants mécanismes définis par la collectivité et visant à défendre l'autonomie, les droits aux terres et aux ressources traditionnelles, la revitalisation de la langue des Beaver et l'étab-

lisement de rapports entre les anciens et les jeunes.

Cette démarche découle des changements profonds introduits par la *Native American Graves Protection and Repatriation Act* (NAGPRA) dans les rapports entre les musées et les collectivités locales, ainsi que d'autres faits nouveaux, indices d'une reconnaissance plus grande des droits des Autochtones à leur propriété intellectuelle.

R A P A T R I E M E N T

En vertu de la NAGPRA, adoptée par le Congrès américain en 1990, les musées américains doivent dresser un inventaire de leurs collections amérindiennes, en consultation avec les représentants tribaux et les agences fédérales, et établir la filiation culturelle des restes humains,

objets funéraires, objets sacrés ou du patrimoine culturel.¹ En réponse à ce précédent et aux exigences communautaires pour une plus grande responsabilisation, les musées, de par le monde, examinent eux aussi les médias numériques et la technologie Internet comme moyens d'ouvrir leurs collections aux collectivités et de régler les déséquilibres de pouvoir inhérents.

Jennifer Kramer, anthropologue et curatrice au musée d'anthropologie de l'Université de la Colombie-Britannique, a laissé entendre que le désir de rapatriement est le «désir d'obtenir le droit de s'auto-définir comme individu et comme Première nation».² L'utilisation des archives numériques et du multimédia pour rediriger les ressources linguistiques et l'histoire culturelle vers les collectivités des Premières nations constitue une forme de rapatriement facilitant l'auto-représentation et le contrôle sur les initiatives de formation linguistique et cul-

1. Christina F. Kreps, 2003. *Liberating Culture: Cross-Cultural Perspectives on Museums, Curation and Heritage Preservation*. New York et Londres: Routledge.
2. Jennifer Kramer, 2004. *Figurative Repatriation: First Nations 'Artist Warriors' Recover, Reclaim, and Return Cultural Property through Self-Definition*. *Journal of Material Culture* 9(2):161-182. p.163

Figure 1
Jeunes Dane-zaa documentant des histoires de survie et d'ingéniosité à Snare Hill. Juillet 2005. Photo: P. Biella. © Doig River First Nation.

turelle. De ce point de vue, aliéner les objets physiques des collectivités en les conservant dans des musées, où l'accès est restreint, constitue également une aliénation du processus de la transmission culturelle, qui passe par les histoires, les chants, les rituels et l'utilisation quotidienne, par exemple, liés aux artefacts.³ Éléments essentiels des processus socioculturels, ces objets jouent un rôle important dans la création et le renforcement de l'identité individuelle et communautaire.⁴ Ainsi, le rapatriement est perçu comme une étape fondamentale de restitution du contrôle sur ces processus aux collectivités. Les expériences des musées œuvrant avec les collectivités d'origine pour rapatrier les objets sont utiles pour la mise au point de méthodes ethnographiques qui, fondées sur la collaboration et liées par les points de vue autochtones sur la terre, la langue, l'apprentissage et l'enseignement, peuvent aboutir à des représentations de culture ayant une plus grande signification pour les collectivités.

D O C U M E N T A T I O N E N L A N G U E B E A V E R

Depuis 2004, j'ai travaillé, avec l'anthropologue linguistique Pat Moore de l'Université de la Colombie-Britannique et Dagmar Jung de l'Université de Cologne, sur un projet financé par la Fondation Volkswagen visant à réunir de la documentation sur la langue des Beaver, surtout les textes concernant les noms de lieux et les histoires locales. Au début de notre collaboration avec la Première nation Beaver, qui est proche de High Level, Alberta, et de la Première nation de Doig River, près de Fort St. John, Colombie-Britannique, nous avons cherché des moyens d'harmoniser les objectifs concernant la documentation linguistique avec ceux des collectivités locales.

Les projets de documentation linguistique,

3. Christina F. Kreps, 2003. *Liberating Culture: Cross-Cultural Perspectives on Museums, Curation and Heritage Preservation*. New York et Londres: Routledge.
4. Patrick Eisenlohr, 2004. *Language Revitalization and New Technologies: Cultures of Electronic Mediation and the Reconfiguring of Communities*. *Annual Review of Anthropology* 33:21-45.

notamment ceux faisant appel à la technologie numérique, peuvent soit rendre encore plus inégal l'accès aux ressources linguistiques archivées, soit offrir à la collectivité un meilleur accès grâce à des interfaces conviviales et à des documents éducatifs culturellement pertinents. La technologie utilisée dans la documentation et l'archivage des langues tend à rendre compte d'une démarche eurocentrique et de plus en plus désuète. Sur la base des revendications concernant la propriété intellectuelle autochtone, rationalisées par les arguments de la science ou pour la préservation d'archives «pour l'humanité», cette démarche tend à ignorer ce qui peut être fait pour revitaliser la langue et ne s'attache plutôt qu'à un avenir dans lequel on présume que les langues s'évanouiront inévitablement dans le néant. Il existe des parallèles évidents avec le genre primitif de l'«anthropologie d'urgence» qui servait à justifier le retrait de tant et tant de biens culturels des collectivités pour les mettre dans des musées.

La Fondation Volkswagen finance actuellement la collecte de documents sur les langues en péril de par le monde. En mai 2005, 29 équipes étaient à l'œuvre, téléchargeant de la documentation dans l'archive DoBeS (*Dokumentation Bedrohter Sprachen*). Même si l'archive DoBeS est accessible sur l'Internet, l'aide financière n'est pas assujettie à la mise à disposition de ressources aux collectivités d'origine, non plus qu'à faire en sorte que les collectivités mêmes disposent de ressources informatiques appropriées pour avoir accès à l'archive. Il appartient exclusivement aux chercheurs de préciser qui aura accès par mot de passe aux documents linguistiques archivés et quels seront les documents consignés mis à la disposition de la collectivité. Les chercheurs qui n'ont pas d'intérêt pour la revitalisation d'une langue n'auront peut-être pas de priorité dans l'accès par la collectivité. Il pourrait malheureusement en résulter que les ressources linguistiques soient stockées dans une archive totalement inaccessible à la collectivité d'origine.

Conscients des limites inhérentes de l'archive DoBeS pour les efforts de revitalisation

des langues, Pat Moore, Dagmar Jung et moi-même avons cherché d'autres moyens plus coopératifs de garantir à la collectivité l'accès à leurs ressources linguistiques. Quand nous avons travaillé avec la Première nation Beaver à l'été de 2004, nous avons axé la documentation linguistique vidéo et audio des Beaver sur des thèmes dégagés localement, par exemple les chevaux, la cueillette des fruitages et leurs rapports avec des endroits et noms de lieux. À l'aide de la documentation, nous avons préparé des leçons de langue sur DVD pour un programme de langue Beaver à l'école primaire locale. Ces leçons commençaient par du vocabulaire thématique, pour passer progressivement à des constructions phraséologiques de plus en plus complexes, aboutissant à des textes narratifs plus longs. Ce sont des anciens reconnus dans leurs collectivités pour leur compétence en langue Beaver qui ont établi le contenu des cours de langue. Nos objectifs étaient les suivants : 1) contextualiser les ressources linguistiques en laissant les intérêts et les connaissances des consultants linguistiques déterminer le thème des leçons; 2) faciliter la prise de contrôle de la collectivité sur l'utilisation de la technologie d'enregistrement et 3) expérimenter des moyens de définir la documentation linguistique et les stratégies de recherche afin que le matériel numérique brut soit utilisable dans une vaste gamme d'initiatives linguistiques communautaires et universitaires.

Ce projet marque l'amorce d'un processus visant à rapprocher le besoin qu'a la Première nation Beaver d'outils utilisables pour la revitalisation de sa langue aux besoins des chercheurs linguistiques qui mettent en sûreté un enregistrement clair et utilisable de la langue. Les objectifs des chercheurs et des membres de la collectivité n'ont pas à s'exclure mutuellement, comme nous l'a prouvé la longue histoire changeante des musées à titre de cueilleurs et curateurs. Les méthodes de recherche fondées sur la collaboration peuvent faciliter aux collectivités la prise de contrôle sur leurs ressources linguistiques.

L A L A N G U E
D E S B E A V E R E T
L E S P R O J E T S
M É D I A T I Q U E S
C O M M U N A U T A I R E S

Si mon travail avec la Première nation Beaver ne fait que commencer, je participe depuis plusieurs années à une initiative de la Première nation de Doig River à titre de conceptrice Web et de mentor de productions vidéos. À l'été de 2005, la folkloriste Amber Ridington et moi-même avons amorcé l'étape de production d'une exposition Web d'histoires et de chants Dane-zaa, financée par le Musée virtuel du Canada, passerelle en direct à l'ensemble des musées du pays. Au cœur même du projet, on visait la formation des jeunes à la production vidéo, avec l'appui de la Northeast Native Advancement Society (NENAS) de Fort St. John. Les jeunes ont travaillé avec des instructeurs de techniques vidéos – Peter Biella, anthropologue visuel de l'Université d'état de San Francisco, et moi-même, ainsi qu'avec les anciens de la nation Dane-zaa, afin d'enregistrer les compte rendus en anglais et en langue Beaver, qui sont en cours de traduction, de transcription et d'édition pour être affichés sur l'exposition Web. Pat Moore et Julia Miller ont donné leur appui au groupe par la documentation de ces comptes rendus, qui sont devenus des éléments importants du projet financé par la Fondation Volkswagen sur la langue Beaver.

Le chef, le Conseil et les membres de la collectivité de Doig River ont convenu que le site Web devrait porter sur l'histoire et les chants. Plus particulièrement, il était important de met-

tre les chants en contexte comme élément central de la vie cérémoniale des Dane-zaa, dans laquelle les personnes dansent sur des chants «apportés des cieux» par les Rêveurs, appelés également Prophètes. Situés généalogiquement dans l'univers de la famille Dane-zaa, ces Rêveurs, dit-on, auraient prophétisé l'arrivée des Européens sur le territoire des Dane-zaa.⁵ La manière dont les histoires et les chants seraient enregistrés, par contre, les types d'histoires et de chants à enregistrer et quels documents partager sur l'Internet ont également fait l'objet de débats lors d'une série de rencontres auxquelles assistaient le chef et le Conseil de bande, les anciens et les jeunes participant au projet.

Le chef Gary Oker a aidé les membres de la collectivité à comprendre le potentiel du projet en présentant à l'une des premières rencontres de planification un objet important : une peau de tambour en cuir d'élan, séparée de son cadre, en dents de scie sur les bords et déchirée d'un côté. Elle était peinte en rouge et en noir, illustrant deux «pistes» menant à un cercle central et, de ce cercle, une seule piste menant vers l'extérieur. Un des côtés de l'image est en rouge vif, et l'autre, d'un noir profond. Le chef Oker a expliqué que cette peau de tambour est entrée en sa possession quand son ancien propriétaire, son grand-père, est décédé. Lui, il l'avait gardée dans une armoire dans sa maison. Les anciens présents dans la salle ont reconnu le tambour et

ont commencé à en parler en langue Beaver. Ils se sont souvenus qu'il avait été fabriqué par le Prophète Gaahyae presque cent ans auparavant. Même si la peau de tambour n'avait jamais quitté la communauté, elle était sortie quand même de la circulation, particulièrement après le décès, en 1976, du «dernier» Rêveur Dane-zaa et le déclin consécutif de la pratique des traditions prophétiques.

De la sorte, la réintroduction de la peau de tambour dans la collectivité était assimilable à celle d'un objet rapatrié. Les jeunes Dane-zaa, le chef et d'autres membres de la collectivité ont tour à tour interprété les dessins sur le tambour, expliquant leurs impressions à la vue du tambour, intégrant dans leur expérience présente le tambour du vieux Rêveur. L'ancien Tommy Attachie, par exemple, s'est servi du tambour comme point de départ pour établir les divers niveaux de relations entre la peau du tambour et l'histoire sociale, religieuse, politique et culturelle des Dane-zaa. Il s'est servi du tambour comme occasion pour parler des pratiques traditionnelles, par exemple la chasse. Il a parlé de l'endroit où un élan a été tué, où sa peau a été enlevée et utilisée pour fabriquer ce tambour. Il a parlé du Prophète Gaahyae, qui a rapporté un chant des cieux et a peint la carte du chemin des cieux sur ce tambour. Il a parlé d'autres prophètes Dane-zaa, les liant par la généalogie à Gaahyae et aux membres de la collectivité

5. Robin Ridington, 1988. *Trail to Heaven: Knowledge and Narrative in a Northern Native Community*. Vancouver et Toronto : Douglas and McIntyre.

Figure 2

Tommy Attachie parle du tambour Gaahyae du Rêveur Dane-zaa lors d'une rencontre communautaire à propos du site Web du Musée virtuel du Canada, juillet 2005. Photo : P. Biella. © Doig River First Nation.





Figure 3
Enregistrement des comptes rendus à Peterson's Crossing,
juillet 2005. Photo : P. Biella. © Doig River First Nation.

actuelle. Il s'est servi du tambour pour faire ressortir à quel point les choses ont changé; il a parlé de l'époque d'avant «les sismiques» [signifiant par-là les lignes de sondages sismiques utilisés dans l'exploration pétrolière et gazière] et de certaines choses dont il se souvenait à propos de la façon dont on grandissait avant l'établissement de la réserve.

Fait significatif, Tommy Attachie a utilisé l'histoire de ce tambour pour définir le processus d'organisation du site Web. Il a directement demandé aux anciens présents à la réunion de partir et de se rendre aux endroits du territoire où avaient été les Rêveurs et de conter aux jeunes de l'équipe vidéo des histoires importantes sur comment les choses étaient dans le passé. Peu de temps après l'enregistrement de ce compte rendu, d'autres anciens, notamment Billy Attachie et Sam Acko, ont décidé qu'il était temps de commencer. Nous n'avons pas encore traduit ce que Tommy a dit, mais il était évident que certains membres de la collectivité avaient compris et étaient prêts à agir. En moins d'une heure, la fourgonnette de 15 passagers de la bande et ses trois camionnettes étaient chargées d'une douzaine d'anciens et de l'équipe. Nous avons roulé 30 minutes jusqu'à Peterson's Crossing, l'ancien lieu de résidence du Prophète Oker et endroit où se situe l'école externe catholique que nombre d'anciens ont dû fréquenter lorsqu'ils étaient enfants. Tandis que l'équipe vidéo des jeunes préparait la prise de

vue, Tommy s'est assuré que l'ancienne cheminée de pierre, tout ce qui reste de l'école, était visible dans l'arrière-plan. Au retour, selon les instructions de Tommy, les anciens se sont assis devant la caméra pour raconter les «histories vraiment importantes».

Dans les deux semaines qui ont suivi, le groupe s'est rendu à cinq endroits du nord de la Colombie-Britannique et de l'Alberta qui avaient été des zones de ressources saisonnières et des camps importants et qui, maintenant, sont entourés et, dans certains cas, obscurcis par des puits de pétrole, des autoroutes et des gazoducs. À chaque endroit, les anciens ont récité des noms de lieux et expliqué leur origine. Ils ont retracé les histoires des Rêveurs qui avaient campé là et décrit les chants que ces derniers avaient ramenés des cieux à ces endroits. Ils ont raconté quel était l'aspect de ces endroits il y a des générations, précisant à quel point le paysage avait changé. Ils ont expliqué aux jeunes présents à quel point il était important d'apprendre leur langue et de conserver leurs traditions. Ils ont fait beaucoup d'efforts pour s'assurer que les images et les enregistrements audio préparés par les jeunes transmettaient correctement les messages qu'ils envoyaient à leurs propres collectivités et aux publics inconnus qui regarderaient ces vidéos sur l'Internet. Dans certains cas, on a coupé quelques petits arbres s'ils bloquaient certaines caractéristiques du paysage qui devait être visible derrière le

raconteur. Des membres de la collectivité de Doig River et des anthropologues linguistiques procèdent maintenant à la traduction de ces narratifs. En clips vidéos sous-titrés, ce sont des éléments fondamentaux d'une visite virtuelle de lieux importants pour les Dane-zaa, avec contexte concernant leurs liens à la tradition des Prophètes, aux déplacements antérieurs du peuple Dane-zaa, aux traditions de chasse, aux initiatives de revitalisation de la langue et aux valeurs de la collectivité. Ils apporteront également une précieuse contribution aux initiatives locales de revitalisation de la langue.

En consultation avec les membres de la collectivité, Amber Ridington et moi-même travaillons maintenant avec une équipe de concepteurs Web afin de traduire la vision communautaire du projet dans un site Web où l'expression des Dane-zaa de leur propre histoire sera portée au Musée virtuel du Canada. Le site Web comprendra des descriptions du projet et du processus qu'il a amorcé, l'histoire du tambour, une visite des lieux visités, une explication détaillée de la tradition des Prophètes, une page d'histoires et de chants et d'autres ressources, par exemple des leçons sur la langue des Beaver et des liens vers d'autres projets de Doig River Media.

Enracinée dans l'histoire et les relations sociales des Dane-zaa, l'anecdote du tambour

de Gaahyae nous permet de définir de façon active le processus de conservation des histoires et des chants des Dane-zaa. Cela a également abouti à une quantité incroyable de documents linguistiques sur l'endroit, ce qui n'aurait peut-être pas été possible pour les linguistes de Volkswagen à l'extérieur d'un projet de ce genre issu de la collectivité. Ce projet est un exemple de la façon dont la collaboration entre les collectivités et les chercheurs peut aboutir à des résultats précieux pour toutes les parties concernées.

C O N C L U S I O N

Les musées ont dû réévaluer leurs motifs de conserver les biens culturels des peuples autochtones et, dans ce contexte, les anthropologues visuels et les anthropologues linguistiques ont été invités à repenser leur méthodologie reproduisant la dynamique coloniale et les hégémonies de représentation. La collaboration entre les anthropologues et les membres des Premières nations Beaver et de Doig River ont

suscité le rapatriement du contrôle sur les processus de production et les représentations par lesquelles ces collectivités définissent leur histoire ainsi que leur langue et ses rapports avec l'identité actuelle. L'un des arguments les plus solides en faveur du rapatriement découle de la compréhension, acquise progressivement, que les peuples autochtones se fondent sur des bases différentes pour établir les sources légitimes de connaissances, intégrer la connaissance à leurs systèmes sociaux et la relier aux systèmes plus globaux des croyances et des traditions orales. Si le processus entourant l'utilisation des technologies numériques et le matériel culturel rapatrié sont retournés aux collectivités autochtones, le savoir traditionnel peut être « recontextualisé » pour répondre aux préoccupations et aux dilemmes actuels auxquels font face ces collectivités, tandis qu'elles négocient pour surmonter ce qu'ont laissé le colonialisme et la domination.

Remerciements

Je remercie la Première nation Beaver et la Première nation de Doig River, ainsi que le Musée virtuel du Canada, la Northeast Native Advancement Society (NENAS), la Commission canadienne des affaires polaires, l'Association universitaire canadienne pour les études nordiques et la bourse d'études de deuxième cycle du Conseil de recherches en sciences humaines Canada pour leur appui à ces projets et recherches. Mes remerciements également à Amber Ridington (co-gestionnaire du projet MVC des Dane-zaa), Pat Moore et Peter Biella, pour les conversations précédant cet article.

Kate Hennessy est étudiante au doctorat en anthropologie à l'Université de Colombie-Britannique. Elle a reçu la bourse d'études 2005 de la Commission canadienne des affaires polaires.

Figure 4
Projet de page d'accueil, sur le site du Musée virtuel du Canada, de l'exposition Web intitulée Dane wajich – Histoires et chansons des Dane-zaa: Les Rêveurs et la terre (original en couleurs). © Doig River First Nation.



L'INSTITUT DU LABRADOR DE L'UNIVERSITÉ MEMORIAL

Martha Macdonald

L'Université Memorial a une présence officielle au Labrador depuis les années 1970, époque où des travailleurs sur le terrain ont mené à bien des services d'information à Cartwright et à Nain. Ce projet de film et vidéo, sur le modèle du processus de l'île Fogo, dans lequel les collectivités rurales de Terre-Neuve ont fait connaître leurs préoccupations et exigences aux politiciens de la distante Ottawa, a eu recours à ces médias comme outil de développement communautaire, rassemblant les collectivités afin d'aborder les problèmes et de les présenter aux représentants gouvernementaux à St. John's. Dans le Labrador des années 1970, où les communications et le transport posaient problème, c'était un processus puissant qui a facilité le façonnage de l'identité du Labrador en tant que région. À la fin des années 1970, l'université a créé l'Institut du Labrador pour des études nordiques, dirigé par feu Tony Williamson, afin de promouvoir le développement communautaire, les services d'information et la recherche socio-économique et établir un lien avec le campus de St. John's.

Les directeurs qui se sont succédés ont nourri cet aspect du travail de l'Institut tout en lui ajoutant une orientation *recherche et enseignement* qui, à l'époque bénie, mobilisait 20 employés qui offraient de la formation dans des programmes comme celui de technicien en ressources naturelles, conseillaient les étudiants sur la télé-éducation et menaient des recherches en sciences physiques et sociales.

En 1997, l'université modifiait l'orientation des activités de l'Institut et le rebaptisait Labrador Institute of Memorial University. De nos jours, l'Institut a un effectif permanent de trois personnes et un professeur associé, dont le mandat est de faire connaître le Labrador à l'Université Memorial et celle-ci au Labrador.

L'orientation des activités de l'Institut dépend dans une certaine mesure des intérêts et de l'expérience du directeur et, ces trois dernières années, sous la direction de Tim Borlase, l'Institut a insisté sur les projets touchant la langue, la culture, le patrimoine et les arts de représentation. Deux de ceux-ci ont suscité un vif intérêt au Labrador : récemment, le projet Mug-Up, dans lequel nous avons visité 17 collectivités et recueilli les histoires sur le passé du Labrador, qui ont été ensuite publiées dans le magazine *Them Days*, et le Labrador Explorations Symposium, rassemblement d'érudits internationaux et d'explorateurs locaux qui ont partagé deux journées de conférences, groupes de discussion et recréé le départ de l'exploratrice de brousse Mina Benson Hubbard, exactement un siècle après son départ de North West River, le 27 juin 1905, pour parachever l'expédition malheureuse de son défunt mari à la baie d'Ungava. Les communications et photographies seront publiées dans une édition spéciale de *Newfoundland and Labrador Studies*. Il y a eu également à l'automne une conférence nationale sur l'art autochtone, grâce à nos efforts, par laquelle plus d'une centaine d'enseignants ont enrichi leurs connaissances et leur inspiration et rassemblant un certain nombre d'artistes autochtones canadiens afin de produire une œuvre d'art collective. La plus importante de nos activités annuelles a été le festival des arts de création du Labrador (Labrador Creative Arts Festival) qui, cet automne, soulignait les 30 années de théâtre original créé par des étudiants des collectivités du Labrador.

L'Institut a également pris l'initiative de réunir les spécialistes de domaines très différents comme les transports et les partenariats de recherche éventuelle, coordonné les activités des chercheurs du campus principal et les partenaires de la collectivité qui travaillent avec eux. Nous faisons partie de comités abordant nombre d'enjeux d'intérêt régional et offrons notre

aide aux chercheurs de St. John's qui veulent établir des partenariats de recherche avec les collectivités du Labrador.

Nous pourrions décrire le Labrador comme un endroit où le Nord rencontre l'Est, reflétant certaines caractéristiques de l'un et de l'autre, mais la vie dans cette région, avec ses défis en matière de transport, son riche patrimoine autochtone et sa lancée en matière de mise en valeur des ressources, a résolument une orientation nordique (comme beaucoup d'entre nous l'ont entendu dire, « C'est l'attitude et non la latitude! »). L'Institut participe à nombre d'activités nordiques, notamment l'Association universitaire canadienne d'études nordiques (AUCEN), le Programme de formation scientifique dans le Nord, l'Atlantic Coastal Access Program et diverses propositions de l'Année polaire internationale.

Au fil du temps et de l'avancement des travaux concernant le nouveau gouvernement du Nunatsiavut, l'Université Memorial jette un regard sur son travail au Labrador et planifie une nouvelle stratégie. Cette stratégie tirera parti de l'intérêt pour la formation universitaire de diverses façons. Le College of the North Atlantic travaille en étroite collaboration avec l'Institut et nous agissons comme partenaires entre celui-ci et l'université pour l'année pré-universitaire, soit la première année de formation universitaire à Happy Valley-Goose Bay, veillant à ce que les classes soient de taille raisonnable, garantissant la familiarité culturelle et de meilleures chances de succès pour les étudiants du Labrador. L'Institut espère en outre commencer à offrir des cours de deuxième année de façon à élargir la gamme des programmes offerts et à assurer une formation dans certains domaines

de l'autonomie gouvernementale aux membres intéressés de la collectivité du Labrador. Nous continuons également à fournir de l'information aux étudiants qui souhaitent poursuivre leur formation à distance ou se rendre à St. John's et à Corner Brook suivre des cours dans des classes régulières.

L'Institut a participé à l'élaboration de groupes spécialisés dont, actuellement, le programme d'accès aux soins infirmiers pour les Inuit, parrainé par le gouvernement du Nunatsiavut. Ce programme, offert par le College of the North Atlantic, permettra à terme à 16 étudiantes ou étudiants d'obtenir leur baccalauréat en sciences infirmières par l'entremise de l'Université Memorial avec l'aide de l'hôpital Western Memorial. Cette approche visant à offrir aux collectivités du Labrador les spécialistes dont elles ont grandement besoin et recrutés dans les collectivités elles-mêmes est le modèle que toutes les institutions voudraient suivre pour régler les problèmes de recrutement et de conservation du personnel au Labrador.

Puisque l'Institut du Labrador attend les résultats de la recherche actuelle d'un nouveau directeur, nous maintenons des liens avec les groupes de la région, fournissons des activités d'information et nous acquittons du travail de l'université dans la région du Labrador, établissant le lien entre les chercheurs et les collectivités afin d'offrir des services aussi variés que la recherche en santé autochtone, le développement du marché du travail et les stages scolaires pratiques en archéologie pour les étudiants. Le travail que seule une université peut faire est essentiel en cette époque de développement visant l'avantage et le mieux-être des 29 000 personnes pour lesquelles cet immense territoire est leur foyer.

Martha MacDonald est coordonnatrice de programme à l'Institut du Labrador.

C R I T I Q U E D E L I V R E S

Terry Rudden

Something New In the Air, par Lorna Roth. McGill-Queen's University Press, 2005. ISBN 0773528563.

La télévision est arrivée dans le Nord il y a 40 ans « comme un cheveu sur la soupe ». Le prolongement des services « nationaux » de télévision dans l'Arctique canadien visait à amener la programmation aux travailleurs non autochtones de passage dans l'Arctique. Il n'est venu à l'idée de personne de consulter les résidents inuits et les Premières nations à propos de l'invasion de la vidéo dans leurs territoires traditionnels et l'idée que ces premiers habitants pourraient un jour en prendre le contrôle et produire leurs propres services médiatiques aurait semblé une absurdité.

L'arrivée soudaine de la télé par satellite, six ans plus tard, a inondé les hameaux isolés, les réserves et les collectivités éloignées par des émissions venant du sud du Canada et du monde entier. En moins de quelques mois, les collectivités sans quotidien étaient bombardées d'images de Detroit et d'Hollywood, images qui, dans leur propre vie, leurs collectivités, leurs langues et leurs nations, étaient complètement absentes.

Trois décennies plus tard : la programmation en langue inuktitut et dene est offerte quotidiennement dans 8 millions de foyers canadiens. Les radiodiffuseurs et cinéastes nordiques remportent des prix et des distinctions sur la scène internationale. La radiodiffusion autochtone a obtenu reconnaissance dans les lois fédérales.

Cette évolution extraordinaire, la création et la croissance explosive d'un secteur médiatique autochtone au Canada, c'est ce que retrace Lorna Roth de l'Université Concordia dans son nouvel ouvrage, intitulé *Something New in the Air*, compte rendu richement documenté et opportun sur la façon dont les radiodiffuseurs autochtones, en 30 ans à peine, ont

transformé la façon dont nous regardons la télévision et étudions et réglémentons la radiodiffusion au Canada.

Pendant des décennies, M^{me} Roth a travaillé dans une collectivité informelle de journalistes et cinéastes autochtones, consultants non autochtones, bureaucrates, chercheurs et formateurs, tant du Sud que du Nord, qui ont pris part à la création d'un mouvement social unique axé sur la croissance des médias autochtones. *Something New in the Air* donne un compte rendu officiel des étapes au cours desquelles les peuples autochtones ont reconnu le pouvoir et la menace que représentaient les nouvelles technologies et se sont organisés pour les maîtriser. Une série de petites manifestations d'origine communautaire dans les années 1970, un atelier d'animation de l'ONF à Cape Dorset, une station mobile de radio communautaire dans le Nord de l'Ontario, de même qu'un document sur la politique de communication préparé par les Inuit du Nunavik, ont préparé la création d'organisations communautaires et régionales de radiodiffusion, l'établissement, en 1983, d'une politique sur la radiodiffusion autochtone et d'un Programme d'accès des Autochtones du Nord à la radiodiffusion. Cela a également établi les prémisses pour le lancement de Television Northern Canada en 1991 et, ultérieurement, la création du Réseau de télévision des peuples autochtones (APTN).

Dès les premiers jours, M^{me} Roth, et d'autres chercheurs comme Gail Valaskakis, Tom Wilson et Mark Stiles, ont étudié l'émergence des produits et organisations médiatiques du point de vue des communications en développement. Par contre, son approche théorique, elle l'a complétée par une expérience pratique

sur le terrain, travaillant avec des producteurs inuit à la création de projets comme *Takuginai*, série pour enfants inuktitut innovatrice d'IBC.

Alliant de façon inhabituelle les points de vue universitaire et pratique, M^{me} Roth parvient à une dimension profonde et personnelle qui fait de *Something New in the Air* quelque chose de différent des nombreuses études faites jusqu'à maintenant sur les médias autochtones. Certains des passages les plus profonds de l'ouvrage sont issus de ses réflexions les plus personnelles, notamment sa description d'une visite d'un ancien, un Inuk unilingue, partageant un silence complice tandis que tous deux regardaient *The Edge of Night*, roman-savon si populaire dans le Nord que, souvent, les réunions et les heures de déjeuner étaient fixées en fonction de sa diffusion. Des moments comme cela capturent la dimension humaine de la radiodiffusion nordique et illustrent de façon réaliste la complexité et les contradictions inhérentes à la maîtrise des nouvelles technologies au service de cultures et de langues anciennes, particulièrement lorsque ces cultures sont elles-mêmes en phase de transformation.

L'importance de ce mouvement va bien au-delà de son résultat le plus évident, à savoir la disponibilité de la programmation autochtone dans les foyers du Nord et du Sud du Canada. Pour la plupart, les études et textes médiatiques antérieurs traitaient de la radiodiffusion autochtone comme un service « créneau », simplement un autre canal spécialisé créé pour répondre aux besoins d'un public particulier. M^{me} Roth fait ressortir les répercussions importantes de l'émergence de ce secteur dans le contexte de l'infrastructure de la politique canadienne des communications et, plus largement, sur les théories des communications pour le développement. Les médias autochtones, en

même temps, ont été éclairés par les modèles analytiques et ont permis de les redéfinir : ils ont évolué, passant d'une perspective de diffuseur à des théories communautaires plus affinées, à mesure que les populations nordiques participaient davantage au contrôle du contenu et de l'utilisation des technologies des communications sur leurs territoires.

Explorer en un seul volume un sujet aussi riche laisse nécessairement sans réponse diverses questions. Nombre de points abordés par M^{me} Roth méritent d'être approfondis : que signifie « journalisme » dans un contexte autochtone ? Comment l'APTN, dans son évolution, peut-elle en même temps répondre aux désirs de ses premiers publics nordiques en matière de programmation reflétant leurs réalités, tout en soutenant efficacement la concurrence des ré-



seaux nationaux en matière de cotes d'écoute et de budgets de publicité dans les grands marchés urbains et du Sud?

La question la plus importante que souève l'auteur dans son livre est peut-être celle de l'avenir. L'APTN et les radiodiffuseurs et cinéastes autochtones du Canada attirent des publics sans cesse plus nombreux et suscitent de plus en plus d'intérêt de par le monde. Par contre, ironie du sort, ici au Canada, c'est tout le concept de la radiodiffusion publique et le rôle du fédéral en tant que responsable de l'élaboration des politiques et de la réglementation de la radiodiffusion qui sont contestés. Depuis les années 1950, la politique canadienne de radiodiffusion a reflété le principe que les besoins du public ne peuvent être satisfaits par un réseau de radiodiffusion animé et défini strictement par des considérations de marchés et que le gouvernement a un rôle, par la réglementation et un soutien financier, dans le façonnage des services nationaux de radiodiffusion. L'émergence de la radiodiffusion autochtone illustre ce principe. L'ouvrage *Something New in the Air* est un rappel puissant, opportun et combien nécessaire de ce qu'il est possible de faire lorsque s'harmonisent les besoins de la collectivité, la politique gouvernementale et les ressources technologiques.

Terry Rudden est partenaire de Consilium Consulting Group Inc. et spécialiste de la radiodiffusion autochtone et du développement organisationnel.

NOUVEAUX LIVRES

Long term environmental change in Arctic and Antarctic Lakes, publié sous la direction de : R. Pienitz, Faculté de géographie, Université Laval (Québec); M.S.V. Douglas, Faculté de géologie, Université de Toronto (Ontario); et J.P. Smol, Faculté de biologie, Université Queen's, Kingston (Ontario). Série de livres : *Developments in Paleoenvironmental Research, Volume 8*. Springer, 2004. ISBN 1-4020-2125-9.

L'abondance des lacs, partout dans l'Arctique et dans l'Antarctique, fait des approches paléolimnologiques des outils particulièrement puissants pour faciliter l'interprétation des changements environnementaux. L'ouvrage offre une synthèse d'un large spectre de techniques disponibles pour générer des dossiers environnementaux à long terme à partir des lacs circumpolaires, tout en offrant un survol de l'ampleur géographique des travaux de paléolimnologie menés à terme jusqu'à maintenant dans ces régions. Les auteurs explorent les diverses façons dont on utilise la paléolimnologie pour répondre aux enjeux environnementaux naissants et urgents des régions de latitude élevée. Dans son introduction et ses études approfondies, le volume suscitera l'intérêt des étudiants et des chercheurs de pointe, tout autant qu'il intéressera ceux qui étudient les sciences de la Terre, de l'atmosphère et de l'environnement. (Springer)

The Diary of Abraham Ulrikab, revu et traduit par Hartmut Lutz. Avant-propos d'Alootook Ipellie. Photographies de Hans-Ludwig Blohm. Presses de l'Université d'Ottawa, 2005. ISBN 0776606026.

En août 1880, l'homme d'affaires Adrian Jakobsen a convaincu huit hommes, femmes et enfants inuits de Hebron et de Nakvak, au Labrador, de l'accompagner en Europe pour être « exposés » dans des zoos et des Völkerschauen (expositions ethnographiques). Abraham, Maria, Noggasak, Paingo, Sara, Terrianiak, Tobias et Ulrike ont accepté, en partie en raison de l'argent et en partie parce qu'ils étaient curieux de voir les merveilles de l'Europe dont ils avaient entendu parler par les missionnaires moraves.

Les Inuit sont arrivés à l'automne de 1880 et ont beaucoup fait parler d'eux, tant dans les conversations que dans la presse locale. Dans l'intervalle, les missionnaires moraves, qui les avaient suppliés de ne pas faire ce voyage, écrivaient lettre sur lettre et essayaient de demeurer en contact avec Abraham et sa famille, les Chrétiens du groupe. En janvier, les huit Inuit avaient été emportés par la variole.

L'histoire est racontée de divers points de vue différents, à partir du journal personnel d'Abraham et des lettres et rapports des missionnaires moraves, de même que par un article d'érudition, des articles de journaux et même des publicités. Entourent l'histoire une vaste galerie de photographies, notamment des portraits faits des visiteurs inuits, des numérisations de certains documents originaux en allemand et des photographies de la mission morave abandonnée à Hebron aujourd'hui. C'est la plus ancienne des autobiographies inuites écrites qu'on ait retrouvée. (Presses de l'Université d'Ottawa)

**11^e Atelier sur le caribou
nord-américain :
La gestion des populations
de caribou qui sont à risque**

23–27 avril 2006

Jasper, Alberta

ksmith@gov.ab.ca

[www.albertadirectory.net/actws/News/
Events/2006/caribouworkshop.htm](http://www.albertadirectory.net/actws/News/Events/2006/caribouworkshop.htm)

Ohpinitowin

**« S'appuyant l'un sur l'autre »
Conférence sur les études et
recherches autochtones**

2–3 mai 2006

University College of the North, Thompson,
Manitoba

jhansen@ucn.ca ou msimpkins@ucn.ca

www.ucn.ca

**Les changements dans l'Arctique et
les communautés littorales**

12–18 août 2006

Tuktoyaktuk, Territoires du Nord-Ouest

www.czc06.ca/f/home.html

Colloque

« Le territoire et les Autochtones »

20–22 septembre 2006

Université du Québec à Montréal

Véronique Rozon et Maxime Gohier

Coordonnateurs

Chaire de recherche du Canada

sur la question territoriale autochtone
d'histoire (Local A-6135)

Université du Québec à Montréal

Case postale 8888, succursale Centre-Ville

Montréal (Qc) H3C 3P8

(514) 987-3000, poste 8278

Vues d'ici :

**Histoire et écologie
de l'Atlantique nord**

20–24 septembre 2006

Université Laval, Québec

Allison.Bain@hst.ulaval.ca;

James.Woollett@hst.ulaval.ca

**15^e congrès international
des Études Inuit :**

L'oralité au XXI^e siècle.

Discours et pratiques inuit

26–28 octobre 2006

Musée du Quai Branly, Paris, France

Michèle Therrien

michele.therrien@inalco.fr

MÉRIDIEN

est publié par la Commission canadienne des affaires
polaires.

ISSN 1492-6245

© 2006 Commission canadienne des affaires polaires

Rédacteur : John Bennett

Traduction : Gérard-R Verreault

Conception graphique : Eiko Emori Inc.

Commission canadienne des affaires polaires
Bureau 1710, Constitution Square
360 rue Albert
Ottawa, Ontario K1R 7X7

Tél. : (613) 943-8605

Sans frais : 1-888-765-2701

Télec. : (613) 943-8607

Courriel : mail@polarcom.gc.ca

www.polarcom.gc.ca

Les opinions exprimées dans ce bulletin ne reflètent pas
nécessairement celles tenues par la Commission canadienne
des affaires polaires.